

Depuis hier soir les passagers de ce petit paquebot portugais se trouvent dans un entre-deux ambigu – assez loin de la côte la plus occidentale d'Europe pour que la séparation soit consommée, trop près du rivage africain pour que l'on puisse réellement se sentir dans la liberté de la pleine mer. Plusieurs fois des gens ont demandé si l'île de Madère où nous accosterons demain appartient à l'Europe, ou à l'Afrique ; ce qui est sûr en tout cas, c'est qu'elle est portugaise. On n'aura donc pas à montrer son passeport, et on pourra même envoyer du courrier. Tout le monde en a été surpris, car à Lisbonne on disait encore que, une fois sur le bateau pour l'Afrique, on serait coupé de tout, – pour un temps indéterminé, donc peut-être pour très longtemps. Et même on en était presque bouleversé, car combien d'entre nous, hier à Lisbonne, se sont séparés d'un être aimé, de leur patrie, d'un dernier espoir, et n'ont pas encore appris à alléger, à supporter la douleur des adieux. Mais le bateau a pris la mer, et quand on s'est réveillé ce matin sans rien voir d'autre autour de soi que la surface scintillante et mouvante de l'océan, la résignation a été plus facile : il n'y avait personne à qui se plaindre, alors on s'est tu, la vie a continué et le temps a passé, heure après heure. – Et voilà que dès demain le voyage s'interrompra ! – Nous serons soudain libres de descendre à terre, de rédiger des adresses, d'écrire à des amis et contre des ennemis, sans pouvoir au demeurant recevoir de réponse – mais, dans ces lieux lointains, il y aura un jour où ils se souviendront de nous : or notre vie existe seulement dans le miroir et dans l'écho qui brisent l'isolement mortel – et n'existe qu'autant qu'ils durent.

Il y a des routes et des périodes où la question de savoir où l'on se trouve exactement n'a plus grand sens. Tel n'est pas le cas lors de la traversée d'Europe vers l'Amérique. Le petit fanion avance le long de son tracé, l'heure est changée tous les jours, au même moment, et le seul but du voyage est de franchir le plus vite possible la distance entre deux continents qu'un océan a séparés par hasard. (...)

Mais ici – dans ce petit espace maritime, ce triangle entre Madère et deux continents – nous sommes aujourd'hui sur notre bateau neutre, dans un *no man's land*, rien n'est fixé d'avance, nous avons seulement devant nous tout un éventail de possibles, et la seule chose que nous savons, c'est que nous venons de Lisbonne. (...)

Et par la suite, donc, la question de notre position exacte a perdu son sens. Est-ce Funchal où nous allons mouiller, ou déjà les îles du Cap-Vert ? Va-t-il s'écouler une semaine ou davantage avant la

prochaine escale ? Le capitaine lui-même n'a pas de plan de navigation précis. Et beaucoup de passagers ignorent leur destination. Certains aspirent seulement à se trouver en lieu sûr, et emmènent leurs enfants au Congo ou en Union Sud Africaine, comme autrefois ils les emmenaient dans les montagnes suisses ou dans une station balnéaire hollandaise. D'autres veulent à tout prix gagner les lieux où l'on se bat en ce moment. Au besoin ils débarqueront sur la prochaine île dans une barque de pêcheurs, ou bien ils resteront quatre mois sur le bateau, où on dort entassé dans l'atmosphère étouffante de la troisième classe. D'autres veulent aller à Hong Kong, au Japon, en Australie, et espèrent trouver un bateau hollandais à Lourenço Marques. La carte du monde peinte sur le miroir géant du salon se met à représenter quelque chose de très précis, de très parlant, malgré la solitude profonde où se meut notre minuscule navire longeant les côtes du continent.

Tôt ce matin, vers six heures, notre navire a rencontré un sous-marin, petit corps étranger gris, opiniâtre, qui passa près de nous sans un salut, son étrave tranchant les vagues illuminées par le soleil de l'aube, et disparut à nouveau quelques minutes plus tard. La plupart des passagers dormaient encore, seuls les enfants, insoucients et bruyants, s'agitaient déjà dans les cabines – et le navire est plein d'enfants portugais, belges et hollandais. Beaucoup d'entre eux sont seuls avec leur mère, les pères sont à la guerre, ou bien prisonniers. (...) De nos jours personne ne voyage pour son plaisir, et il ne se trouve guère d'aventuriers parmi les passagers, mais quand on écoute chacun raconter son histoire, on se demande si on se trouve sur un vaisseau fantôme, ou si la somme de ces destinées ne figure pas très exactement le destin qui a définitivement détruit l'ancienne vie de notre vieux monde européen familial, civilisé, ordonné, – abolissant toute loi, anéantissant toute sécurité. Certains des hommes à bord sont résignés, et voyagent maintenant les mains vides, sans espoir, comme des aventuriers. La défaite de leur pays, la mort de leurs fils, la perte de tous leurs biens, la ruine de leur commerce, les a vaincus, et ils ne croient plus à rien. Il faut tenter de les persuader : « Mais tu es en bonne santé, tu es le même qu'avant, tu vis sur ce bateau comme les autres : repas et sommeil, rencontres et conversations, occupations, changement de climat. Si tout cède dans ce monde, nous, nous pouvons résister – par exemple prendre d'autres habitudes, adopter un autre rythme pour nos journées. Un ennemi t'a dépossédé, t'a porté préjudice – est-ce une raison pour lui laisser désormais toutes les initiatives et

toutes les victoires ? » Parmi les hommes à bord, d'autres ont tué un ennemi pour échapper à la captivité, – ils ont laissé derrière eux femmes, enfants, maison, pour arracher au peu de vie qui leur restait la force de continuer à se battre. Ceux-là sont pour la plupart sereins et se moquent de savoir où et comment ils vivront. Ils ne peuvent pas nommer leur destination, et cela leur est égal. Ainsi navigue depuis deux jours ce petit paquebot portugais sous son pavillon neutre, sur une mer légèrement houleuse, s'éloignant toujours davantage du vert enchanteur des rives du Tage, du port accueillant et lumineux de Lisbonne, en direction des côtes d'Afrique.

Anne-Marie SCHWARZENBACH « Entre les continents » in *Die Weltwoche*, 11 juillet 1941.

I. Vous ferez un **résumé** de ce texte de 1 073 mots en 100 mots $\pm$ 10 %.

Marquez les dizaines de mots et indiquez le **dé-compte** total à la fin de votre copie.

Les formules caractéristiques doivent impérativement être **reformulées**.

Appuyez-vous sur les **liens logiques** du texte, explicites ou implicites, et **faites des paragraphes**.

Prévoyez **une marge** d'au moins 5 ou 6 cm, et **sautez des lignes**.

Il est interdit d'utiliser un stylo-plume ; utilisez un **stylo-bille ou un feutre de couleur bleue ou noire**. Pas de blanc machine, ni d'effaceur.

II. **Dissertation** : « Si tout cède dans ce monde, nous, nous pouvons résister » Dites ce que vous évoque cette affirmation d'Anne-marie Schwarzenbach à la lecture des œuvres au programme des prépas cette année.